

LE DYNAMITEUR FEUILLETON'S DE L'ABEILLE

A peine s'était-elle éloignée que Somerset rencontra dans le couloir la gouvernante irlandaise en robe à une émolition extraordinaire. Il paraissait que la visite de misses Lux...

—Ma bonne femme, dit le jeune homme, le ne sais vraiment où nous voulez en venir. Supposons que la dame soit la femme d'un de mes amis; supposons qu'elle soit la reine de Portugal, que diable ça peut-il vous faire, à vous ou à M. Jones?

—Sainte Vierge! s'écria la gouvernante, c'est lui qui va être content! Et elle monta quatre à quatre les escaliers.

Somerset, de son côté, rentra dans la salle à manger; le front pensif, réfléchissant une foule de théories, il se mit en devoir de vider la bouteille.

Il sortit et dina au Criterion. Il eut bien passé minuit quand il retourna au logis. Un cab était à la porte; à son entrée dans le vestibule, Somerset se trouva face à face avec un des visiteurs les plus assidus de M. Jones: homme à la carrure puissante, aux traits accusés, portant une longue barbe à la mode américaine.

—Ah ça! qu'est-ce qui vous prend? s'écria le jeune homme, aussitôt qu'il fut un peu remis. —Pourriez-vous... me donner... une goutte de brandy? répondit l'autre. Je me trouve mal.

Somerset lui administra deux verres coup sur coup, et l'homme à la barbe, redevenu plus calme, se confondit en excuses. Tremblant comme la feuille, il rechargea ensuite son fardeau et partit.

—Que peut bien contenir cette valise noire? se demandait-il. Des objets volés? Le cadavre d'un homme assassiné? ou bien... une machine infernale, peut-être?

—Elle est le serment de vider l'affaire au clair, et le lendemain matin il s'installa à la fenêtre de la salle à manger. Vers six heures, une jeune dame élégante et jolie tourna le coin du square et, pendant quelque temps, s'arrêta devant l'hôtel fantastique, dont elle contempla la façade en poussant de profonds soupirs.

Elle demanda M. Jones; puis, sans transition, elle s'informa auprès du jeune homme s'il était le propriétaire de la maison, car, dans ce cas, elle serait désireuse de visiter les autres appartements.

Somerset lui dit qu'il s'était engagé à ne pas recevoir d'autres locataires; mais elle l'assura que M. Jones ne trouverait rien à redire si ces lo-

cataires étaient de ses amis. Et elle se glissa d'un mouvement agile jusqu'à la porte de la salle à manger. Somerset arrivait trop tard pour l'empêcher d'entrer.

—Madame, s'écria le jeune homme, depuis que vous y êtes entrée, elle est bien changée, en effet. Elle répondit à ce compliment idiot par un clin d'oeil à la fois chaste et provocant, et, se frayant un passage, légère et gracieuse, à travers le prodigieux fouillis, elle passa en revue les merveilles des deux chambres; elle contempla les cartons; puis, d'une voix assez mal assurée, elle reconnut hautement leur mérite; et, dans la chambre à coucher, dont Somerset avait vainement essayé de défendre l'entrée, elle ne put retenir son admiration.

—Puis, sans donner à son hôte le temps de répondre, elle l'assura qu'elle connaissait parfaitement le chemin. Elle prit congé de lui avec un sourire enchanteur et monta seule au premier étage.

Pendant plus d'une heure, la jeune dame resta enfermée avec M. Jones; puis, la nuit venue, ils sortirent de compagnie. C'était la première fois que Somerset se trouvait seul avec la veuve irlandaise. Sans perdre de temps, il s'avança jusqu'au pied de l'escalier. L'appela. Elle vint aussitôt, et lorsque le jeune homme lui offrit poliment de lui faire admirer ses trésors artistiques, elle s'écria que rien ne pourrait lui être plus agréable. A son entrée dans la salle à manger, la vue d'une bouteille et de deux verres la disposa à une critique indulgente; elle se laissa persuader de boire un verre avec le peintre.

—A la vôtre dit-elle; et c'est un plaisir pour moi, dans cette horrible maison, de rencontrer un monsieur comme vous, si gentil et si gai, et un vrai grand peintre, pour sûr! Un verre aussi amical ne pouvait que servir de préface à un second; au troisième, Somerset vit qu'il était inutile de tenir compagnie à la vieille; au quatrième, elle lui demanda la permission de se servir elle-même.

—Car, dit-elle, sans une goutte de quelque chose, la vie, ça ne serait plus la vie. Et vous savez bien que Mac Guite lui-même est assez content d'en siffler une. Oui, oui, quoi que aussi sobre qu'un enfant, quand il lui arrive une de ses grosses déceptions, il se mettrait à pleurer comme rien pour en avoir une!

Puis, avec un déluge de larmes, elle se mit à exhubérer les défauts épouvantables et les quelques rares vertus de son défunt conjoint. Puis, tout à coup, elle se sentit invinciblement attirée par l'influence magnétique du rocher, du chou et du chaudron, et, la tête sur le bonnet, fit bientôt trembler l'atelier de ses ronflements congestionnés.

Somerset monta aussitôt au premier étage et ouvrit la porte du salon, éclairé par plusieurs lampes. C'était une vaste pièce, jointe à la chambre contiguë par deux grandes portes reliant; les proportions en étaient élégantes; la tapisserie vert d'eau, le mobilier en velours bleu tendre. Telle était du moins la chambre dont Somerset avait gardé le souvenir, car celle qu'il avait sous les yeux n'avait avec la première presque aucune analogie; les murs tendus d'un papier couleur rubarbe; le nombre des fenêtres porte à sept, grâce à l'aménagement spécial des rideaux. Il lui semblait être entré par mégarde dans la maison voisine. Alors, ses regards tombèrent sur divers objets vraiment curieux épars sur le plancher. Ici des platines de pistolets démontés; là des pièces d'horlogerie et des horloges à toutes les périodes de démolition; plus loin, une quantité de jarres et de bouteilles; un banc de menuisier et une table de laboratoire.

La chambre de derrière, où Somerset passa ensuite, avait aussi subi un changement complet. Elle présentait aujourd'hui l'aspect d'une chambre de carni ordinaire. La porte d'un petit cabinet attira alors l'attention du jeune homme; grattant une allumette, il ouvrit cette porte et entra. Sur une table étaient disposées des perruques et des barbes postiches; aux murs pendait toute une collection d'habits, et, remarquable entre tous, un grand veston de sealskin frappa aussitôt le regard de Somerset. L'annonce du "Standard" passa devant ses yeux comme en un éclair. La haute taille de son locataire, la largeur extraordinaire de ses épaules, les détails étranges de son installation, tout ramenait forcément à la même conclusion.

Il restait là, le veston révélateur sur le dos, le journal accusateur à la main, quand la porte s'ouvrit, et le grand locataire entra, pâle, mais l'air décidé, et ferma la porte derrière lui. Pendant quelque temps, les deux hommes se regardèrent en silence, puis M. Jones s'approcha de la table, s'assit et dit à Somerset: —Vous avez deviné juste. C'est ma tête qui est mise à prix. Et maintenant, que comptez-vous faire? C'était une question à laquelle Somerset n'avait pas encore trouvé de réponse satisfaisante.

—Que c'est simple et mâle! s'écria-t-elle. Puis, sans donner à son hôte le temps de répondre, elle l'assura qu'elle connaissait parfaitement le chemin. Elle prit congé de lui avec un sourire enchanteur et monta seule au premier étage.

Comment on se Marie

UNE PATROUILLE ET SA PRISE

LIQUEURS EN CACHETTE

Les agents de la prohibition à la Nouvelle-Orléans ont passé quelques mauvais jours dernièrement. La nouvelle leur arrive par radio qu'un grand navire se tenait à l'ancre non loin de l'embouchure du Mississippi, et qu'il avait à bord, pas un chargement de fleurs ou d'eau minérale,

maritime, un de ces petits bateaux à moteur capable de faire 21 nœuds à l'heure est expédié en toute hâte vers le golfe. Le ronflement de la petite machine se fit entendre le long du grand fleuve. Il se rendait là bas pour empêcher que le navire débarque son chargement.

Mais il paraît que bien des caisses ont pu être mises à terre avant l'ar-



mais actuellement de la liquidation de la bonne liqueur provenant de l'étranger, et distillé par des connaisseurs, non par des bootleggers, ni des amateurs ou autres que l'on prend ne savoir rien du métier.

Les douaniers aussi se sont intéressés à l'affaire. Un "chasseur"

avait comme lieu de sécurité où les bouteilles sont cachées.

Les agents ont réussi à saisir un "importateur" et son bateau, le "Clara B.", appartenant à N. Dubrig. Il y avait 100 caisses à bord. Les agents prétendent savoir que 20,000 caisses sont en cachette dans les îles.

Comment on se Marie

Les lisons dans "Le Samedi". Les formalités du mariage diffèrent avec chaque pays comme avec chaque religion. Nous pourrions faire un volume fort intéressant sur la façon dont s'unissaient les hommes et les femmes en justes noces chez les peuples de l'antiquité et sur les mariages tels que célébrés dans certains pays très éloignés du nôtre par la situation géographique, la langue, la religion et les coutumes.

Rien d'étonnant à ce que différents les formalités du mariage d'un pays à l'autre, puisque les coutumes ne sont les mêmes dans notre propre pays, depuis une cinquantaine d'années. Mais, nous n'allons pas nous attarder sur ces détails.

Chez les Grecs, le mariage avait un double objet: religieux et politique. Il devait surtout continuer la famille et assurer le maintien du culte domestique. Aussi les lois grecques, en beaucoup de pays, faisaient du mariage une obligation; et elles autorisaient, mêmes elles ordonnaient, en certains cas, l'union entre proches parents. Aux temps héroïques, le futur donnait au père de la future des présents qui étaient comme un prix d'achat; il offrait aussi des cadeaux à sa fiancée. La noce consistait en un sacrifice et un banquet offerts par le père de la mariée dans son nouveau logis, au milieu des danses et des chants d'épithalame.

A l'époque historique, le mariage ne pouvait être conclu qu'entre un homme et une femme ayant tous deux le droit de cité dans la même ville ou dans deux villes différentes unies par un contrat spécial à cet effet, appelé contrat d'épigramme. Le fils majeur pouvait se marier sans le consentement de son père, mais jamais, la fille.

Les cérémonies du mariage comprenaient: 1o des sacrifices aux dieux de l'union conjugale; 2o un grand sacrifice et un festin chez le père de la fiancée; 3o un cortège qui conduisait la mariée chez elle, sur un char, avec accompagnement du chant nuptial; 4o des cérémonies au nouveau logis des mariés. Le lendemain, arrivaient les cadeaux des parents et amis.

Voilà pour les mariages de l'antiquité. Comme nos charmantes lectrices l'ont sans doute remarqué, il n'était nullement question à cette époque des voyages de noces. De nos jours, les nouveaux mariés fuient aussitôt la cérémonie du mariage consommé, comme des gens qui viennent de commettre une mauvaise action.

Dans ce temps-là, ils bravaient tous les regards et entraient de plein pied, dès le premier jour, dans leur petit appartement de cinq pièces, fraîchement tapissé, muni naturellement de l'eau courante, chaude et froide, et du chauffage central, (service du concierger, suivant l'importance de l'immeuble); mais nous nous dépenions encore en détails oiseux.

A cette époque encore, on pratiquait une coutume très rationnelle avec laquelle nous avons rompu. Les cadeaux se donnaient le lendemain des noces; aujourd'hui, ils s'expédient une semaine d'avance, de manière à ce que les nouveaux mariés, au grand jour, sentent qui saluer et à qui faire la tête!

Pareille maintenant à l'époque moderne. Aujourd'hui, c'est aux héros des guerres, aux policiers et surtout aux concierges (témoin le concierger de l'Elysée à qui Poincaré remit la Légion d'Honneur), que l'on donne des médailles, mais il fut un temps en France, où suivant une vieille coutume, on donnait une médaille à tous les invités d'une noc-

Les médailles avaient été spécialement frappées pour la circonstance et portaient l'effigie de la mariée. C'est ça qui devait plaire au marié!

En Allemagne, c'est-à-dire dans certaines contrées de l'Allemagne, il est encore de mode de placer sur la table du banquet de noces, devant les nouveaux mariés, un bassin d'argent devant lequel tous les invités déposent de l'argent, des bijoux ou encore des boutons de culotte, qui sont encore la monnaie des farceurs dans les grandes occasions.

En Hollande, quand on organise le festin des noces, on prend toujours soin de placer un célibataire ou une femme non mariée entre un couple, pour que tous les invités s'amusement à la raison. Non, ce n'est pas tout-à-fait la raison. Pardon. Une vieille superstition veut que ces personnes ainsi encadrées par des gens mariés entrent dans le conjungo l'année même.

Cette coutume correspond exactement à l'une des nôtres au Canada. Ici, le bouquet de la mariée possède ce don d'alliance. La personne qui l'attrape au vol se marie dans l'année. Nous avons mieux encore; nous allons l'oublier. La jeune fille qui se marie ne porte-elle pas à la messe les jarretières de sa meilleure amie ou de ses nombreuses amies et celles-là en retirent du bonheur ou du mariage, ou, si vous préférez, vous tous qui avez de belles illusions, du bonheur-mariage. C'est ainsi qu'il arrive que la jolie mariée ait souvent jusqu'à dix et quinze jarretières pour tenir ses bas.

Dans la campagne anglaise, la bénédiction nuptiale se donne à la porte de l'église; puis, ensuite, les mariés entrent dans le sanctuaire pour entendre la musique et les chants. Autant de pays, autant de religion, autant de coutumes.

Les nôtres sont jolies et poétiques; vous les connaissez, gardons-les. — Jules Jolicœur.

L'Origine des Berthas

M. Ernest Gay, conseiller municipal de Paris, a adressé au "Matin," la lettre suivante: —Mon cher confrère, Les berthas ont-elles existé? A la question posée par M. Léon Daudet, le "Matin," a répondu en publiant des renseignements fort intéressants émanant du ministère de la guerre. Voulez-vous me permettre, mon cher confrère, d'apporter mon petit contingent à l'histoire?

Les Parisiens ne doutent pas de l'existence du fameux canon, bien qu'ils soient surpris que, dans la déroute allemande, on n'ait pas pu mettre la main sur un seul de ces formidables engins dont les lugubres exploits a. chiffrent par 255 morts et 621 blessés. Aussi bien ne dis-je pas son existence, mais, simplement, son "origine," qu'on attribue à l'usine Skoda.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Paris. —Le gouvernement français se propose d'utiliser la marée à l'Aber-Brach et dans le département du Finistère pour la production de l'énergie électrique. Cette énergie sera distribuée par des fils aériens, comme dans la province d'Ontario, ou par des fils souterrains, si on le juge préférable.

Un Peu d'Histoire

JEANNE D'ARC DEVANT PARIS

Quand Jeanne d'Arc se présenta avec ses troupes devant Paris pour l'emporter d'assaut, elle s'arrêta dans un petit hameau groupé autour d'une très vieille église—une chapelle pluttôt—fondée en mémoire de sainte Geneviève. Elle logea dans une ferme, dont on connaît à peu près l'emplacement, et fit ses dévotions dans l'église qui existe encore sous le nom de Saint-Denis de la Chapelle, mais à laquelle il est question de donner le vocable de Jeanne d'Arc. C'est de là qu'elle partit, le jeudi 8 septembre 1429, pour l'attaque de la Porte Saint-Honoré.

M. Gaillly de Taurines raconte, dans la "Revue des Deux-Mondes," cet épisode de la guerre contre l'Anglais et comment, contrairement à toutes les prévisions, la tentative de la Pucelle pour rendre Paris à son roi échoua. C'est que Charles VII, une fois sacré à Reims, s'attarda "en d'incompréhensibles séjours," à Sens, notamment, et refusa de suivre celle qui venait de sauver à la fois la France et la dynastie.

Ce n'est que lorsque Jeanne d'Arc eut reçu la soumission de Saint-Denis—et sur les instances plusieurs fois renouvelées du duc d'Alençon,— que Charles VII se décida à pousser jusqu'à cette dernière ville.

Le roi étant, enfin, arrivé à Saint-Denis le mercredi 7 septembre, la Pucelle, décidée à braver l'attaque sur Paris, vint s'installer pour la nuit au village de la Chapelle. "En ce quartier, aujourd'hui englobé dans l'immense Paris, écrit M. Gaillly de Taurines, et où a depuis longtemps disparu jusqu'au souvenir des vignes et des champs, on montre encore, derrière l'église, un vieux bâtiment ayant conservé toute son apparence rurale: un puits se creuse dans la cour, des poules y picorent sur le fumier; cette ferme est connue sous le nom de "Logis de sainte Geneviève." Le même logis, à cause de la sainteté des souvenirs qu'y rattachent, et, surtout, à cause de la proximité de l'église, aurait été aussi celui de la Pucelle.

Dès son arrivée, Jeanne alla à l'église, fit ses oraisons et demanda au clergé de chanter l'antienne de Notre-Dame, puis elle prit un peu de repos. Le lendemain, 8 septembre, elle entendit la messe, communia, puis rassembla ses troupes et on se mit en marche. La Pucelle n'ignorait point les formidables défenses accumulées par les Anglo-Bourguignons à la Porte Saint-Denis; aussi, avait-elle résolu de diriger l'attaque sur la Porte Saint-Honoré—située à peu près sur l'emplacement des immeubles portant les numéros 161 et 163 de la rue Saint-Honoré actuelle. Les troupes étaient suivies de trois cents chariots portant les canons, alors sans affût, les boulets, les échelles, les fascines et les claies pour combler les fossés, ainsi que la paille pour incendier défenses et barrières extérieures. Jeanne fit ranger ses troupes derrière la butte des Moulins, qu'a fait disparaître le percement de l'avenue de l'Opéra, fit placer l'artillerie au sommet de la butte, puis, tous préparatifs étant achevés, alla reconnaître les lieux; il était onze heures ou midi.

Le boulevard extérieur ayant été détruit, Jeanne se débarrassa d'une partie de son armure, qui alourdissait sa marche, et s'avança dans le premier fossé, à sec, avec un écuier portant son étendard. Elle avait une lance à la main, pour mesurer la profondeur de l'eau du fossé le plus voisin du rempart.

A peine avait-elle paru sur le terreplein séparant les deux fossés qu'une nuée de traits s'abattit autour d'elle. Après avoir reconnu la hauteur d'eau du fossé, elle donna l'ordre d'apporter les fascines et de préparer les échelles; mais les fascines n'arrivaient point. "Des ordres contraires à ceux de Jeanne semblaient vouloir en annuler les effets." Des jaloux germaient, en effet, parmi les grands seigneurs de l'armée contre cette paysanne lorraine qui prétendait les commander.

Cependant la journée s'avancait, le soleil était sur son déclin et Jeanne attendait toujours que ses ordres fussent exécutés, quand tout à coup, un trait l'atteignit à la jambe. Emmenée hors des fossés, Jeanne, la nuit venue, dut ordonner la retraite. Le roi, lui, était resté à Saint-Denis, peu soucieux, semblait-il, de reconquérir Paris. La Pucelle revint à la Chapelle, plus désolée de l'échec subi que de sa blessure. Le lendemain, elle voulut renouveler sa tentative, mais un message du roi lui ordonna de revenir à Saint-Denis. Jeanne obéit, sans toutefois renoncer à l'idée de prendre Paris. Elle comptait, cette fois, franchir le pont volant jeté sur la Seine près de Saint-Denis, remonter le fleuve en suivant la rive gauche et venir, par Anières, Courbevoie, Puteaux, Suresnes, Saint-Cloud et Sèvres, attaquer Paris par les portes de Neale ou de Bucy. Mais le roi avait fait détruire le pont et donné l'ordre de partir pour la Touraine. C'en était donc fait de son projet. Elle offrit alors à Saint-Denis son beau harnois blanc et suivit Charles VII. "En sa course désordonnée," le roi arrivait sur la Loire. Voulait-il donc, anéantissant l'œuvre de la Pucelle, redevenir ce qu'il était quatre mois auparavant: le roi de Bourges? Miraculeusement sauvé par des forces divines, il re-

PARLONS AFFAIRES

Donc le Boche doit payer, il commence à le comprendre, mais il n'est pas encore sûr pour réaliser. En vain ses mensonges et ses larmes de crocodile ont été répandus, il ne fait plus recette.

Nous avons paru craindre un moment que des interventions se produiraient; pourquoi, au contraire, ne point les souhaiter? Nous sommes, et à juste titre, sans aucune confiance envers un débiteur dont la perfidie et la mauvaie foi nous furent souvent prouvées; lassés à la fin, nous avons, comme tout créancier a le droit de le faire, pris des gages et nous ne voulons plus rien savoir sauf d'être payés pour le présent, et garantis pour l'avenir.

Mais si, de par le monde, il se trouve encore des gens qui ont confiance dans nos débiteurs, pourquoi les décourager, pourquoi leur faire grise mine? Lorsque des personnes solvables et de bonne volonté élèvent la voix en faveur d'un débiteur, il faut les écouter avec bienveillance et d'une oreille attentive; il suffit, en leur tendant la plume pour signer, de leur demander de donner leur garantie personnelle en évaluant les engagements pris. Si, à l'échéance, le débiteur est en défaut, c'est à eux de payer à sa place.

Et le vieux proverbe se trouvera ainsi heureusement modifié, "les conviveurs devenant les payeurs." — Guy Launay.

LA SITUATION GRECO-BULGARE

Munich.—La situation Greco-Bulgare est loin de s'améliorer. L'agitation qui existe entre les deux nations ne fait que s'envenimer de jour en jour. Un journal ici accuse la Bulgarie de préparer une vengeance sanglante contre la Grèce. Par contre un autre journal répond aux attaques grecques en disant: "Le peuple bulgare ne pense pas à la vengeance. Il préfère concentrer tous ses efforts dans l'œuvre de son relèvement, qui lui assurera son avenir prospère et heureux. Le fer de la vengeance n'est pas entre les mains du peuple bulgare. C'est le destin lui-même qui l'aiguise contre ceux qui cherchent à assoir leur gloire et leur grandeur sur l'oppression et la violence."

Un français vient d'inventer un genre d'ustensiles de cuisine qui ne tennit pas. Sa composition comprend 90 pour cent de cuivre et 10 pour cent d'aluminium.

tomait dans les changeantes et vulgaires combinaisons humaines et la cause de ces mystérieuses hésitations était que, en secret, à l'insu de la Pucelle, il venait de traiter avec le duc de Bourgogne." Cependant, l'œuvre de Jeanne ne fut pas compromise: elle fut seulement retardée. Même morte, conclut M. Gaillly de Taurines, elle servit la France. Son esprit animait les armées et c'est elle qui, cinq ans après son martyre, fit entrer Charles dans Paris. Le 12 novembre 1437—coïncidence remarquable—c'est devant cette église de la Chapelle où Jeanne avait, en priant, préparé la délivrance que furent apportées au roi les chefs de la ville. —Jacques Evraud.

ON DEMANDE

HOMME avec automobile pour vendre pneux en tous garantis. Arrangement seront faits au sujet de salaire et dépenses avec personne responsable. S'adresser au Cord-O-Van Rubber Company, 166 West Jackson Boulevard, Chicago, Ill.

Etes-vous étonné, demande cette dame

"Que j'ai confiance au Cardui," —Elle était si faible qu'elle dut s'aliter—Lisez donc sa narration.

Onawatomie, Kansas.—Mme E. E. Keast, qui habitait dans le temps l'Illinois, dit: "Nous sommes venus dans cet état il y a onze ans et j'étais en bonne santé pour longtemps, cependant il y a un peu plus d'un an je devins malade." "Je devins si faible que je ne pouvais plus rien faire, je ne pouvais me tenir debout. Je dus m'aliter." "Je souffris beaucoup, j'étais nerveuse à un tel point que je me croyais mourante."

"J'essayais donc des médicaments et l'on fit bien attention à moi, malgré cela je ne pus me lever." "Je suis restée alitée pendant trois mois, incapable de faire quoique ce soit." "Mon mari colle des affiches et distribue des circulaires. Un jour il me fit voir un "Ladies' Birthdays Almanach" parmi ses circulaires. Je me mis à le lire et j'y envoyai ensuite un membre de la famille pour m'acheter une bouteille de Cardui. Ils rièrent et dirent que je ne le prendrais pas. Mais j'en pris, je commençai par prendre une cuillerée de Cardui toutes les deux heures." "Je ne pris aucune autre médecine et je pris fidèlement le Cardui, et deux semaines après que j'eus pris la première cuillerée de Cardui, je pus me lever—me sentant beaucoup mieux que depuis des mois."

CUNARD logo and shipping information for routes to Cherbourg, Southampton, and other ports.